

Place aux livres

Numéro 83, automne 2005

Scandales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7060ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

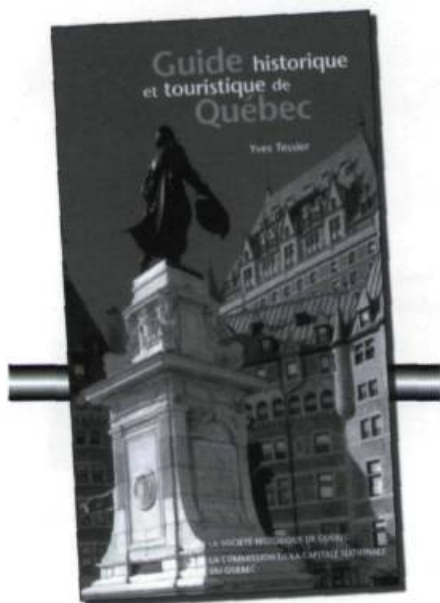
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (83), 43–48.

Yves Tessier. *Guide historique et touristique de Québec*. Québec, Société historique de Québec/Commission de la capitale nationale de Québec, 2005, 200 p.



C'est à pied qu'il faut préférentiellement découvrir la ville de Québec, et le présent guide d'Yves Tessier – le premier à paraître depuis les fusions de 2002 – aidera certainement les visiteurs comme les Québécois les plus familiers à découvrir le sens de ces lieux historiques. Plusieurs ouvrages pratiques de ce genre étaient déjà disponibles : l'historien Jean-Marie Lebel avait lui aussi rédigé un excellent guide intitulé *Le Vieux-Québec : guide du promeneur* (Septentrion, 1997), qui demeure une référence inégalée.

Ce nouveau guide décrit les lieux et les monuments que le promeneur pourra rencontrer dans tous les quartiers de Québec, incluant les rues animées du Vieux-Québec, l'Assemblée nationale, le parc des Champs-de-Bataille, mais aussi des lieux méconnus du Vieux-Port comme l'édifice de la Douane, le Musée naval (p. 72). L'auteur fournit généreusement des dates (construction, création) et des noms (artistes, architectes), ce que les lieux eux-mêmes ne précisent pas souvent. Il rappelle aussi le site de l'ancien quartier irlandais autour de la rue McMahon (p. 127).

L'une des forces du guide d'Yves Tessier est de présenter des réalisations et des sites relativement récents de la région de Québec qui peuvent soulever des questions, comme la place de la FAO (qui signifie *Food and Agriculture Organization*) au bout de la rue Sault-au-Matelot (p. 68). On apprend le nom du concepteur du gros bloc blanc de la place de Paris (p. 74).

L'auteur signale brièvement la présence de secrets bien gardés, comme le parc de la Plage-Jacques-Cartier, au bord du fleuve Saint-Laurent, à Sainte-Foy, et certains sites éloignés du centre-ville, comme la chute Kabir Kouba. L'autre point important de ce guide est d'indiquer la présence de plaques commémoratives (parfois cachées) et de monuments commémoratifs présents sur chaque parcours.

Ce *Guide historique et touristique de Québec* existe également en version anglaise, sous le titre *An Historical Tourist Guide to Québec City*. On signalera toutefois l'absence d'un index qui serait vraiment utile. De plus, l'auteur ne cite nulle part ses sources : l'ouvrage ne comporte aucune référence bibliographique.

Yves Laberge



Bernard Genest et Camille Lapointe. *Le patrimoine culturel immatériel. Un capital social et économique*. Québec, Ministère de la Culture et des Communications, 2004, 77 p. + ill.



Lévier du développement culturel, social et économique des pays, les ressources du patrimoine culturel immatériel sont multiples et variées. Les auteurs de cet ouvrage viennent faire le point sur les notions que sous-tend un tel patrimoine, de son évolution aux enjeux qui en découlent dans le monde et au Québec. Prenant pour assise les réflexions amorcées par l'Unesco, qui reconnaît que le patrimoine culturel d'un peuple comprend des œuvres matérielles et non matérielles qui sont des vecteurs de l'identité culturelle et de la diversité des peuples et des communautés, ils en poursuivent la recherche, le soutien et la promotion en répondant à la question : «Qu'est-ce que le patrimoine immatériel?»

Le présent document, version revue et abrégée du *Mémoire sur le patrimoine immatériel* déposé à la Direction des politiques culturelles et de la propriété intellectuelle, en 2001, vient dresser une base théorique autour de cet aspect de l'héritage collectif, notamment en faisant ressortir les positions de l'Unesco sur les *Trésors humains vivants* et la *Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel*, en passant par la *Déclaration d'Istanbul, 17 septembre 2002*. Les auteurs mettent de l'avant certains exemples afin de démontrer les multiples aspects d'un tel patrimoine et son importance en tant que porteur de traditions qui peuvent être à l'origine de la conservation des biens matériels et des paysages, tels que les marchés de Place-Royale à Québec, le fumage du hareng aux îles de la Madeleine, le Carrefour mondial de l'accordéon de Montmagny, jusqu'à la pratique de la sculpture animalière de l'artiste populaire Marie-Jeanne Lavallée. Afin d'éclairer et de mieux saisir la situation, les auteurs incorporent à leurs propos les dimensions de la propriété intellectuelle, les organismes de soutien, ainsi que les réseaux de diffusion, ce qui permet de donner une vision d'ensemble sur le sujet.

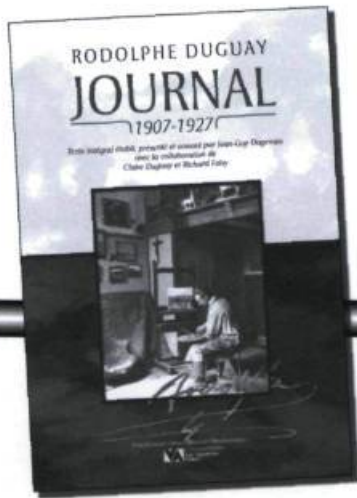
Afin d'agrémenter la lecture, le propos du livre est présenté avec plusieurs photos dont certaines en couleurs, des tableaux et des encarts. L'immatériel, comme l'une des composantes majeures du patrimoine, constitue un ensemble vivant et en perpétuelle recréation de pratiques, de savoirs et de représentations. Et comme le rappellent les auteurs, la sauvegarde et la revitalisation des patrimoines culturels immatériels représentent, dans le contexte de la mondialisation, un atout de taille pour lutter contre la tendance à l'uniformisation et à la banalisation des cultures pour les générations à venir.

Pascal Huot



Rodolphe Duguay. *Journal (1907-1927)*. Texte établi, présenté et annoté par Jean-Guy Dagenais. Montréal, Éditions Varia, 2002, 752 p.

Après dix années de recherche, Jean-Guy Dagenais nous livre son travail d'historien sur le *Journal intime* du peintre-graveur Rodolphe Duguay (1891-1973) dont voici l'édition intégrale. Ce *Journal* couvre la période 1907-1927, soit vingt années de la vie de l'artiste, de l'adolescence à la matu-



rité. Il constitue un document unique sur la gestation et le développement d'une vocation d'artiste dans le Québec du premier quart du XX^e siècle. Tout y est : le milieu social, l'éveil à l'art, à la musique, à la poésie, les interrogations, les espoirs, les embûches, les doutes, les premiers essais, les premières amitiés dont celle avec le peintre Narcisse Poirier, les encouragements dont celui, capital, déterminant, du célèbre Marc-Aurèle De Foy Suzor-Coté qui accepte de prendre Duguay comme élève – le seul élève reconnu par le maître d'Arthabaska. Enfin, les sept années d'étude à Paris.

Originaire de Nicolet, Rodolphe Duguay est fils de paysans et son *Journal* nous apporte l'image de gens de la terre pour qui l'émotion artistique n'était pas chose étrangère. Envers leur fils qui s'ouvre à eux de son désir de devenir peintre, ceux-ci font montre d'ouverture d'esprit et d'un grand respect envers l'art et le service de la beauté. Pour le jeune Rodolphe, Paris est la capitale européenne où il faut aller étudier pour pouvoir se dire vraiment artiste. Sa famille, son ami le frère Gonneville et son mentor Suzor-Coté rendront possible ce séjour d'études en Europe. Duguay arrive à Paris à l'automne de 1920 avec le projet d'y acquérir toute la formation nécessaire. Du Québec immobile à la remuante Ville lumière, le dépaysement n'est pas si grand pour ce fils de la terre à qui l'on avait fait bien des recommandations : «Je ne vois pas Paris comme on me l'avait dépeint. Les femmes sont toutes aussi réservées qu'à Montréal», note-t-il (p. 122), et de remplir aussitôt ses carnets de divers croquis de sa chambre ou des rives de la Seine.

La rencontre avec l'art lui cause quelques déceptions qui ne doivent pas nous étonner si on les situe dans leur contexte. Les tableaux émoustillants de Jean-Honoré Fragonard et les sculptures pro-

vocantes d'Auguste Rodin, par exemple, heurtent sa pudeur. Faisant son apprentissage aux Académies Julian et Colarossi, et en dépit des nombreux nus et figures humaines qu'il sera amené à y exécuter, Duguay va vers ce qui l'attire le plus, le paysage, et ses maîtres seront ceux de l'école de Barbizon : Théodore Rousseau, Charles-François Daubigny et le grand Jean-François Millet dont il a la révélation. Pour lui qui aspire de tout son cœur à peindre un jour dignement son cher pays de Nicolet, c'est là sa vocation véritable qu'il n'arrête à vrai dire qu'après avoir été attiré pendant longtemps par la peinture d'église.

Le témoignage de la foi religieuse de Rodolphe Duguay n'est pas un des aspects les moins intéressants de son volumineux *Journal*. Sa rencontre avec «l'enfance spirituelle» de sainte Thérèse de Lisieux, dans les années 1924-1926, prend un caractère si exclusif qu'elle atteint à une véritable union mystique, fait extrêmement rare et dont maintes pages du *Journal* restituent le témoignage véridique. Tout le côté spirituel de la personne de Duguay, en étroite communion avec Dieu et avec l'art, se révèle dans cette exceptionnelle expérience.

Certes, la lecture de ce *Journal* demande de la patience, car on y trouve en abondance les plus menues choses de la vie quotidienne. Par ailleurs, les passionnants voyages en Bretagne et en Italie ainsi que la description des innombrables œuvres créées par le peintre en ces sept années d'études européennes occupent l'essentiel de l'ouvrage qui révèle aussi, dans le Paris de l'entre-deux-guerres, une vie canadienne très intense que l'on ne soupçonnait pas.

Si le *Journal* de Rodolphe Duguay n'était pas précisément destiné à la publication par son auteur qui ne prétendait nullement faire œuvre littéraire, en revanche, celui-ci s'adresse à plusieurs reprises aux lecteurs du futur qu'il invite à mettre le nez dans ses carnets. C'est ce que Jean-Guy Dagenais, sur la recommandation de l'épouse de Rodolphe Duguay, la poétesse Jeanne L'Archevêque, a fait avec une passion soutenue et une patience à toute épreuve. Grâce à cette publication, il redonne à l'histoire de l'art au Québec un peintre dont l'œuvre reste encore à découvrir et dont l'ambition se résumait à ces quelques mots notés le 4 septembre 1923 et qui ouvrent sur l'infini : «Le ciel et un peu de terre, ça me suffit.»

Richard Foisy



Cyrille Felteau. *Un journaliste dans son siècle*. Montréal, Les Éditions Varia, 2000, 330 p.



Cyrille Felteau aura attendu de dépasser le cap des 80 ans pour livrer ses mémoires. Dans *Un journaliste dans son siècle*, il aborde la petite et la grande histoire, relatant de savoureuses anecdotes ayant marqué son enfance, sa formation et sa vie professionnelle. Et c'est en faisant le pari de dire «la vérité toute nue» que celui qui fut journaliste durant près de cinq décennies s'est lancé dans l'écriture de cet ouvrage.

Né en 1917, à Saint-Anselme, en Beauce, Felteau a été de la première cohorte d'étudiants du fondateur de l'École des sciences sociales de l'Université Laval, le père Georges-Henri Lévesque. Très tôt, il fut attiré par le journalisme. «Comment résister à une telle vocation, quand vous la sentez naître en vous? Je n'ai pu y résister, bien entendu, et je m'en félicite tous les jours» (p. 316).

Ses premiers pas de journaliste, Cyrille Felteau les fit dans les années 1940 à *L'Action catholique*. En janvier 1947, il entra au *Soleil* puis débute, en 1959, sa collaboration avec l'équipe de *La Presse*. Vouant une véritable dévotion au «plus grand quotidien français d'Amérique», Felteau en a même écrit l'histoire. Un travail de six ans qui lui a été confié en 1977 par Roger Lemelin, président et éditeur de *La Presse* de 1972 à 1981.

Felteau excelle dans l'art de raconter. C'est d'ailleurs la principale qualité de ses mémoires. Qu'il brosse des portraits (Maurice Duplessis, Paul Sauvé, Bona Arsenaault ou Raymond Guérin), rappelle des souvenirs d'enfance (débat politique, passage du dirigeable britannique, le R-100, en 1930) ou encore relate ses voyages en

France, en URSS, en Saskatchewan et au Liban, il le fait toujours avec le même style vivant, sans fioriture, en gardant le même rythme du début à la fin. Et quelquefois, il est d'une drôlerie sans pareille : lisez l'anecdote sur la censure d'une toute petite phrase truculente du Frère Untel (p. 196).

S'il y a un défaut dans *Un journaliste dans son siècle*, c'est assurément le manque de minutie dans le travail de l'édition. Le chapelet de coquilles laissées ici et là agacent ô combien la lecture – mais n'en faisons pas un plat. Il reste que Felteau a écrit un fameux ouvrage qui se laisse lire.

Jean-François Bouchard



Roger Morissette. *L'Odyssée de La Moricet*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2005, 156 p.



L'auteur, ingénieur en mécanique à la retraite né à Trois-Rivières, en 1943, vient de publier chez Septentrion son premier roman historique après avoir fait paraître trois autres volumes historiques et généalogiques pour l'Association des familles Morissette dont il est d'ailleurs le fondateur.

La Moricet, une barque qui a été utilisée par la flotte franco-bretonne du roi Louis XII lors d'un combat naval contre l'Angleterre, en 1512, est maintenant un voilier qui peut traverser les mers. En juin 1661, ce voilier quitte le port de La Rochelle en direction de la Nouvelle-France. À bord se trouvent notamment le marchand Morisset et plusieurs membres de sa parenté. Ils naviguent tous le cœur plein d'espoir à la recherche d'une vie nouvelle. Ils s'établiront à demeure en sol canadien et seront à l'origine d'une fructueuse descendance. À tra-

vers ce roman qui repose sur une rigoureuse recherche, Roger Morissette raconte les faits et gestes de ces Morisset du XVII^e siècle, depuis leur naissance dans l'ouest de la France jusqu'à leur établissement sur les berges du majestueux fleuve Saint-Laurent.

Les lieux, les principaux faits et les personnages de ce roman historique sont presque tous véridiques. Certains éléments ont toutefois été légèrement déplacés dans le temps pour mieux s'intégrer dans cette grande fresque historique de la saga des Morisset et Morissette.

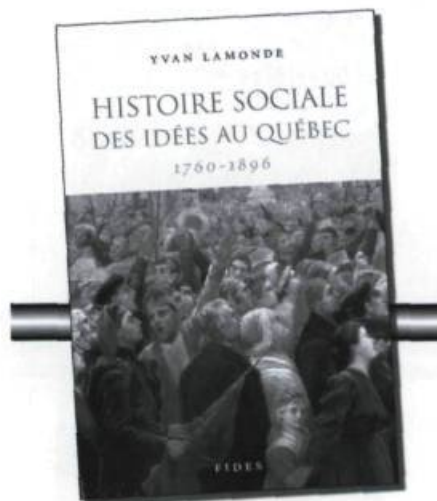
Bien qu'écrit pour les descendants des valeureux ancêtres, ce roman historique s'adresse à tous les amateurs de la petite histoire des habitants de la Nouvelle-France du XVII^e siècle.

Marjolaine Beaumont



Yvan Lamonde. *Histoire sociale des idées au Québec 1896-1929*. Montréal, Fides, 2004, 330 p.

Historien et professeur de littérature, Yvan Lamonde est reconnu au Québec comme l'une des figures dominantes de l'histoire culturelle et intellectuelle ayant publié à ce jour plus d'une vingtaine de titres seul ou en collaboration. Dans *Histoire sociale des idées au Québec 1896-1929*, l'auteur s'intéresse à une période relativement méconnue de notre histoire. Elle n'est pas moins importante en cela que la déstabilisation et les déracinements de l'industrialisation vont être des facteurs encourageant une nouvelle façon d'être, un nouveau nationalisme, etc. Son approche est celle d'un historien des idées. Il analyse pour ce faire la pensée nationaliste, évolutive d'Henri Bourassa, celle d'essayistes et d'écrivains qui ont participé aux grands courants idéologiques de leur temps : Victor Barbeau, Paul Morin, Wilfrid Laurier, Lionel Groulx, Camille Roy, Jules-Paul Tardivel, etc. Certains événements importants de l'époque en France ont un retentissement au Canada français, c'est le cas de l'affaire Dreyfus qui défraie la chronique de 1894 à 1899. Mais c'est surtout l'«action» qui retient l'attention, l'action catholique mais aussi l'*Action française*. La première partie traite justement de ces actions s'amorçant de 1896 à 1917 (fondation de la Ligue nationaliste en 1903, de la Société du parler français au Canada, etc.), et qui trouvent leur accomplissement



dans la revue *L'Action française* à laquelle est consacrée la deuxième partie. La troisième et dernière partie explore les solutions de remplacement de cette doctrine tout en revenant sur les faits saillants de la période. La période est jalonnée par l'élection du premier Canadien français au titre de premier ministre du Canada, Wilfrid Laurier, en 1896, et d'Henri Bourassa à la Chambre des communes et par la crise économique d'octobre 1929. Elle témoigne de l'essor du secteur tertiaire et de l'apogée du libéralisme économique. Mais cet essor économique, l'augmentation de la population juive, l'influence des capitaux étrangers, etc. suscitent des débats et des interrogations. Ainsi est longuement abordée la pensée de Bourassa en toile de fond aux tensions nationalistes et anti-impérialistes suscitées par l'entrée en guerre du Canada. La place du Québec dans la Confédération, les crises scolaires de l'Ouest canadien vont justifier une action française menée sur trois fronts : linguistique, scolaire et dans les rapports du Québec avec la France. L'auteur allège le corps de son texte en plaçant les notes à la fin, mais de surcroît indique des pistes bibliographiques exhaustives pour plusieurs de celles-ci, ce qui peut parfois perdre le lecteur qui cherche la référence précise. De plus, certaines citations dans le corps du texte ne sont pas référencées. Il s'agit là de choix volontaires qui, pour un bibliographe aussi important, pourrait surprendre même si, en revanche, l'articulation des idées, l'esprit analytique et de synthèse, l'érudition et la qualité de l'apport au sujet traité sont irréprochables.

Jean-Nicolas de Surmont



Jules Verne. *À travers le monde solaire* [Hector Servadac]. Outremont, Stanké, 2003 [1875], 467 p.



Ce roman méconnu de Jules Verne (1828-1905) a été rédigé autour de 1875, soit après la publication de classiques comme *Le tour du monde en quatre-vingt jours* (1873) et *L'île mystérieuse* (1874). Malgré la lancée inspirée de l'écrivain, son éditeur avait d'abord refusé de publier le manuscrit de ce récit d'anticipation, où un groupe d'une dizaine de personnes voulant assister à la collision entre une comète et la Terre vivent une aventure fantastique à l'occasion d'un voyage cosmique. Contre toute attente, cette comète frôle la Terre et poursuit son parcours en emportant un énorme morceau d'un rocher près de la Méditerranée, sur lequel se trouvait précisément un groupe d'observateurs de diverses nationalités. Ceux-ci connaîtront un voyage interstellaire inusité, sur cette mini-planète nommée Gallia. L'un des «passagers», le militaire Hector Servadac, relatara tout son périple dans un journal de voyage.

Épuisé depuis plusieurs années, ce livre était paru dans différentes éditions — dont certaines illustrées — sous le titre *Hector Servadac*, avec comme sous-titre : «Voyages et aventures à travers le monde solaire». Un beau film de Karel Zeman, intitulé *Sur la comète* ou *L'Arche de M. Servadac* (1970), avait même été produit en Tchécoslovaquie. Pratiquement introuvable en France depuis la réédition de 1968 par Le Livre de Poche, l'ouvrage est maintenant réédité au Québec dans sa version intégrale, avec une nouvelle préface d'Olivier Dumas, président de la Société Jules Verne. Le préfacier explique les scrupules de l'éditeur français de l'époque, qui refusait par principe qu'un récit basé sur la science-fiction puisse contredire des théories scientifiques. Ce roman merveilleux accompagnera

assurément les célébrations du centenaire de la disparition du prolifique Jules Verne.

Yves Laberge



Denis Racine. *Adélar Turgeon. Un parlementaire de cœur et de culture (1863-1930)*. Québec, Société de généalogie de Québec, 2004, 496 p. (Contribution n° 101).



Connaissez-vous Adélar Turgeon? Ce nom vous dit-il quelque chose? Peut-être que oui peut-être que non, diraient nos ancêtres les Normands. À vrai dire, Adélar Turgeon, comme plusieurs de ses contemporains, est presque tombé dans l'oubli en dépit du rôle important qu'il a joué dans notre histoire à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Pour Denis Racine, grand amateur d'histoire et de généalogie, président de la Société historique de Québec de 1980 à 1983, l'absence de monographies de ces hommes et de ces femmes au pouvoir, même s'ils n'en occupaient pas la première place, est à déplorer et devrait être comblée grâce aux études et à la recherche des historiens d'aujourd'hui.

Apportant sa pierre à l'édifice, l'auteur a concentré ses intérêts sur Adélar Turgeon. Pourquoi celui-là? Parce qu'il a été au cœur de la politique pendant de nombreuses années, qu'il a été un pilier du Parti libéral, disciple d'honoré Honoré Mercier et de Wilfrid Laurier avec qui, d'ailleurs, on lui trouvait beaucoup d'affinités.

Sous le titre de *Adélar Turgeon, un parlementaire de cœur et de culture (1863-1930)*, la Société historique de Bellechasse et la Société de généalogie de Québec viennent de publier un ouvrage qui non seulement nous fait connaître un homme de

grande classe mais nous plonge dans une époque de vie politique intense pour ne pas dire agitée, voire tumultueuse, tout comme aujourd'hui pourrait-on ajouter.

Après quelques pages consacrées à la généalogie de la famille Turgeon, l'auteur situe le personnage né à Beaumont, le 18 décembre 1863, faisant ses études classiques au collège de Lévis, ses études de droit à l'Université Laval puis ses premières années de pratique à Lévis.

Assez vite, la politique l'intéressera. Dès 1890, à l'âge de 26 ans, il se fait élire député de Bellechasse, point de départ d'une carrière qui durera 30 ans. En 1890, Honoré Mercier, «le grand Mercier» est au pouvoir. Le jeune Turgeon est subjugué par cette personnalité comme il le sera, un peu plus tard, par un autre très grand qui se nomme Wilfrid Laurier.

Toute sa vie, Adélar Turgeon demeurera fidèle à ces deux hommes, au Parti libéral et à ses électeurs. À partir de 1890, il se fera élire sept fois dans son comté (Bellechasse). On le verra ministre, pour la première fois, dans le cabinet de Félix-Gabriel Marchand, en 1897, ministre de la Colonisation et des Mines.

On le verra, également, secrétaire de la province, puis président du Conseil législatif, titulaire de divers ministères les occupant tous à l'exception des Finances signale l'auteur de l'ouvrage. Grand orateur, homme de culture, il est, en 1902, président de la Société du bon parler français. C'est lui, également, qui créera la Commission des monuments historiques, aujourd'hui Commission des biens culturels du Québec.

Turgeon aurait pu, en 1920, au départ de Lomer Gouin comme premier ministre accéder à ce poste, mais il déclina l'offre tout comme il le fit pour la fonction de lieutenant-gouverneur. Cela fait dire au préfacier du nouvel ouvrage, Denis Hardy, ministre des Affaires culturelles dans le gouvernement Bourassa : «Turgeon semble dépourvu d'ambition dévorante, préférant jouer un rôle de second plan, jouir d'une certaine stabilité et profiter d'autres avantages de la vie». Monsieur Hardy établit, ici, un certain parallèle entre Adélar Turgeon, et Gérard D. Lévesque, deux figures marquantes de leur parti et de leur gouvernement. Adélar Turgeon meurt en 1930.

Très intéressant, ce livre de notre collègue Denis Racine. Bien documenté, il fait revivre une époque importante de notre vie et de notre histoire, une époque où le Québec se développe, grandit, s'affirme pour devenir ce qu'il est aujourd'hui à l'aube du XXI^e siècle.

Monique Duval

Roch Legault. *Une élite en déroute : les militaires canadiens après la Conquête*. Outremont, Athéna, 2003, 202 p.



Depuis quelques décennies, au Québec, l'étude des élites n'est pas très populaire et celle des élites militaires encore moins. Cependant, comme le démontre cet excellent livre, le sujet est très important pour la compréhension de notre société d'aujourd'hui. Selon Roch Legault, les militaires ont rempli d'autres fonctions que celle de faire la guerre et «dans la société canadienne, la milice sédentaire représente un lieu privilégié de luttes sociales dont l'étude est à peine entamée.»

Legault commence avec une présentation des carrières militaires en Nouvelle-France, les changements causés par la guerre de Sept ans et l'organisation militaire sous le Régime britannique jusqu'en 1815. Ensuite il décrit cinq familles qui ont fait partie de l'armée régulière au lendemain de la Conquête et leurs difficultés à se faire accepter surtout par les Britanniques, mais aussi par les Canadiens.

En annexe, une liste des membres de l'ancienne élite militaire française (1760-1815) est utile pour les chercheurs et une vingtaine d'illustrations agrémentent la présentation du texte. Finalement, la bibliographie très complète et les nombreuses sources consultées aident l'auteur à soutenir la thèse que les dirigeants britanniques auraient pu mieux utiliser l'élite militaire canadienne pour l'amélioration de leur armée. Il ajoute que ces problèmes du XVIII^e siècle permettent de comprendre le comportement du Canada français pendant les deux guerres mondiales du XX^e siècle et d'expliquer pourquoi la relation étroite entre «nation» et «forces armées» — présente partout en Occident — n'existe

presque pas au Québec et assez peu au Canada.

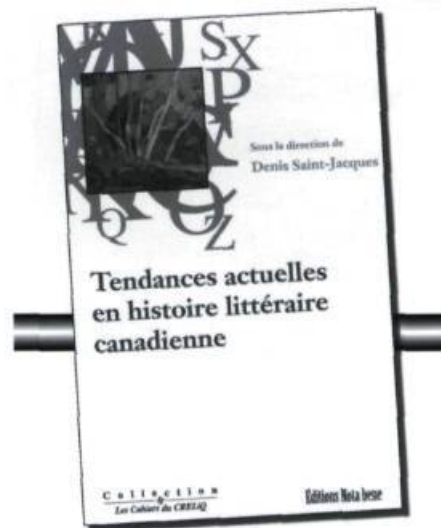
John MacFarlane



Denis Saint-Jacques (dir.). *Tendances actuelles en histoire littéraire canadienne*. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 234 p. (Coll. Les Cahiers du CRELIQ, n° 29).

L'Association des littératures canadiennes et québécoises organisait, en 2001, un atelier réunissant quatorze chercheurs en littérature pour discuter des dernières orientations méthodologiques en histoire littéraire dans le cadre du Congrès des sciences humaines et sociales à l'Université Laval. Le livre *Tendances actuelles en histoire littéraire canadienne* rassemble les exposés qui ont eu lieu lors de cet atelier.

Le multiculturalisme, le multilinguisme et la pluriethnicité ont amené la nécessité de nouvelles théories pour comprendre la littérature contemporaine canadienne et la possibilité de nouvelles interprétations de l'histoire de la littérature. Dès lors, en tenant compte des nombreuses compositions littéraires identitaires (par exemple, la littérature des premières nations, la littérature québécoise, etc.), une définition homogène de la littérature canadienne n'est plus valable. Les chercheurs s'entendent pour réunir les identités plurielles (culturelles davantage que nationales) et renouvellent les acquis idéologiques sur le fait littéraire. Les nouveaux développements méthodologiques permettent, par exemple, à Mary Lu MacDonald dans «*A National Literary Culture Before Confederation*» d'interpréter la littérature du XIX^e siècle selon le facteur de l'affranchissement culturel par rapport aux mères patries, ce dernier liant les communautés tant francophone qu'anglophone. Les identités nationales (positionnées ou subjectivées sur le territoire), les différentes collectivités enrichissant le corpus littéraire et la reconnaissance de genres littéraires jusqu'ici ignorés offrent l'occasion de poursuivre l'écriture de l'histoire littéraire. Ainsi, Chantal Savoie témoigne de la vitalité de l'histoire littéraire dans un article au titre extraordinaire, «Moins de dentelle, plus de psychologie et une heure à soi : les *Lettres de Fadette* et la chronique féminine au tournant du XX^e siècle». Elle démontre que la chronique doit être reconnue comme genre littéraire autonome produisant un



discours sur les grandes questions d'une époque : par l'analyse des écrits journalistiques des femmes, la théorie renoue avec une tradition jusqu'ici éclipsée par l'histoire qui discutait des femmes de lettres seulement après les années 1920.

Si l'histoire littéraire a décrit de façon convaincante la réalité littéraire canadienne et en a donné une définition satisfaisante avant les dernières 50 années, la méthodologie en histoire de la littérature, en pleine effervescence, fait naître de nouvelles possibilités théoriques passionnantes.

Annie d'Amours



Mario Mimeault. *La Gaspésie. Les régions du Québec, histoire en bref*. Québec, Les Éditions de l'IQRC, 2004, 190 p.

Ce petit volume se veut une synthèse de l'*Histoire de la Gaspésie*, écrite par Marc Desjardins, Yves Frenette et Jules Bélanger dont la première édition remonte à 1981 et la seconde à 1999.

«Ne voulant pas faire œuvre de copie», l'auteur offre sa vision du monde gaspésien en nous invitant à parcourir plus de 500 ans d'une histoire toujours vivante.

Après être situé géographiquement, le lecteur fait connaissance avec les premiers habitants de la Gaspésie, des Amérindiens parvenus d'abord à Sainte-Anne-des-Monts, il y a plus de 6 000 ans. Puis ce sont les explorateurs, tel Jacques Cartier, les premières tentatives de colonisation, la pêche sédentaire.

«Entre les années 1600 et 1650, la Gaspésie est un immense chantier de pêche» (p. 51). Plus de 2 000 pêcheurs y viennent chaque été, mais la guerre de la Conquête vient tout chambarder.



Entre 1760 et 1870, c'est une nouvelle période de prospérité avec la venue des Jersiais, des Irlandais, des Loyalistes, des Écossais et des Canadiens français. L'industrie de la pêche se reconstruit. Des compagnies voient le jour. En 1777, Nicolas Cox est nommé lieutenant-gouverneur pour la Gaspésie. Des Églises – l'une catholique, l'autre protestante – travaillent à encadrer la population. La péninsule fait partie du diocèse de Québec. En 1773, l'abbé Mathurin Bourg s'installe à Tracadie (Carleton). Le système scolaire prend lentement forme. En 1780, la région possède l'unique école publique à l'est de Québec. L'agriculture débute. La forêt attire. La construction navale est associée aux activités de la pêche. L'appareil judiciaire se met en place. Le comté de Gaspé qui s'étend de Cap-Chat à Ristigouche est créé, en 1792.

À la suite de cette période de prospérité suit un long cycle marqué de divers bouleversements. Vers 1850, environ 50 % de la population des comtés de Gaspé et de Bonaventure est anglophone. La courbe démographique grimpe jusqu'en 1961. La population atteint alors 104 824 personnes. Depuis, il y a une diminution de près de 20 %. En 2001, il n'y en a plus que 84 000. Le chemin de fer s'achève en 1911. Il y a construction de quais. En 1929, la route nationale, «le boulevard Perron», ceinture finalement toute la région.

Dans les années 1900, des journaux voient le jour. La station radiophonique CHNC débute ses activités en décembre 1933. Le service téléphonique s'organise. «Que ce soit pour les moyens de transport, la presse écrite ou électronique, plus de 100 années d'efforts ont permis d'équiper la Gaspésie d'outils de développement» (p. 144).

Le coopératisme gaspésien naît en réaction aux problèmes des différents sec-

teurs de l'économie : les coopératives de pêcheurs; les caisses populaires; les coopératives agricoles, les syndicats forestiers; les organisations culturelles.

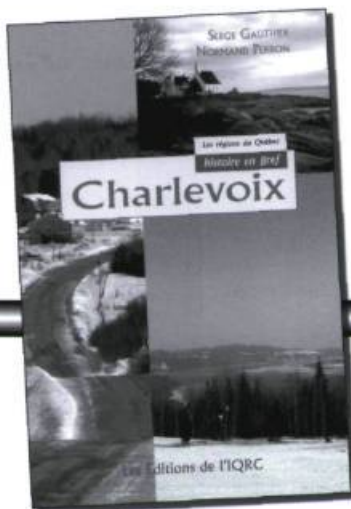
Le diocèse de Gaspé est créé en 1922. Un séminaire ouvre ses portes à Gaspé, en 1926; une école d'agriculture à Val-d'Espoir, en 1938. Le système hospitalier s'organise, d'abord à Chandler, en 1915, puis à Gaspé, Sainte-Anne-des-Monts et Maria.

«La Gaspésie semble suivre un courant qui la porte vers un avenir meilleur» (p. 174). Ce volume est très intéressant et permet aux lecteurs d'approfondir l'histoire de ce coin du Québec.

Laval Lavoie



Serge Gauthier et Normand Perron. *Charlevoix*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 173 p. + ill. (Coll. «Les régions du Québec, histoire en bref», 4)



Pays des gourganes, haut lieu de villégiature et de tourisme à la chouenne incomparable immortalisée par Pierre Perreault dans sa trilogie sur l'île aux Coudres, la région de Charlevoix a vu de nombreux regards se poser sur elle au fil du temps. Ici, l'objectif des auteurs, Serge Gauthier et Normand Perron, tous deux détenteurs d'un doctorat de l'Université Laval, respectivement en ethnologie historique et en histoire, est de présenter les faits et les traits marquants de l'évolution de Charlevoix, des origines à nos jours. Cette version abrégée et plus accessible de leur ouvrage *L'Histoire de Charlevoix*, parue en 2000, relate le contexte social, économique et culturel de cette région afin de la décou-

vrir au quotidien, dans un vécu local, sans perdre de vue la réalité concrète des Charlevoisiens.

La trame du livre n'est pas construite chronologiquement, comme une ligne du temps où l'on insère les éléments au fur et à mesure, mais elle est issue de la juxtaposition de thèmes qui s'emboîtent les uns dans les autres pour construire l'histoire de la région. Ce récit propose de découvrir Charlevoix sous différents sujets : sa formation géographique, sa végétation, sa faune, les premières traces d'occupation humaine avec les Amérindiens et l'importance de l'activité sismique, avec les récits de deux témoins. Il s'arrête également sur les toponymes laissés par les premiers voyageurs et observateurs du territoire, sur les transports, la pêche et l'industrie forestière et finalement sur l'industrie touristique et de villégiature. C'est d'ailleurs dans ce chapitre qu'on apprend que la Maison-Blanche a installé ses quartiers à Pointe-au-Pic durant les périodes estivales de 1909 à 1913, sous le mandat présidentiel de William Taft! Les auteurs passent en revue les héros populaires comme Jean-Baptiste Grenon, l'homme fort qui aurait tué un ours avec ses poings, et Alexis Lapointe, dit le Trotteur, qui courait contre les chevaux. Ils n'omettent pas l'élite culturelle en s'attardant sur la romancière Laure Conan (Félicité Angers) et le journaliste Olivar Asselin, mais également sur les folkloristes et les peintres qui ont investi la région comme Marius Barbeau, Luc Lacourcière, René Richard et Jean-Paul Lemieux.

De facture soignée, l'ouvrage est agrémenté de nombreuses photographies d'archives et contemporaines, de cartes, de tableaux et d'encarts. Il est à noter ici que les encarts, fort à propos sur les guérisons attribuées au ramancheur Flavien Boily ou le parler populaire, ne viennent aucunement briser le rythme de la lecture puisqu'ils ont été insérés de manière judicieuse. Comme complément d'information, l'ouvrage présente des repères bibliographiques et filmographiques, ainsi qu'une chronologie. Il est déplorable d'y noter l'absence d'un index qui aurait facilité une consultation ultérieure. Cette entreprise de vulgarisation, qui n'en demeure pas moins très instructive, permet de poser un regard sur l'évolution de cette région du *Temps d'une paix* et de défaire l'image d'un supposé isolement folklorique particulièrement popularisé par le téléroman.

Pascal Huot

